

Brèves littéraires

Brèves

Le canif

Milan Jankovych

Numéro 79, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jankovych, M. (2009). Le canif. *Brèves littéraires*, (79), 72–74.

MILAN JANKOVYCH

LE CANIF

Au village, tous les garçons rêvaient de posséder un canif. Ceux qui avaient cette chance s'en servaient pour couper des fleurs de lilas au printemps, fabriquer des sifflets avec des branches de saule et, en classe, tailler les crayons de bois.

Avant même de commencer l'école, j'avais reçu de ma grand-mère un canif à une seule lame. De marque Sarajevo, il provenait des Balkans qui, depuis 1914, ont connu pas moins de trois guerres – peut-être parce qu'on y fabrique trop de canifs, justement, et que les gars des villages s'y bagarrent aux couteaux pour des filles ou des brebis volées.

Mon canif, petit et bon marché, me valait maintes moqueries de mes camarades et je suppliai ma grand-mère de m'en offrir un meilleur.

Au Jahrmarkt* suivant, elle me fit une surprise : un grand couteau à deux lames repliables, avec un tire-bouchon.

– C'est pour que les garçons ne se moquent plus de toi, pour que tu puisses être « comme tout le monde », mais dans les bonnes choses seulement. Ne sois pas comme eux dans les mauvaises. Et écoute bien, quand tu iras jouer avec ta bande, ne quitte pas des yeux ton beau canif, on te le volerait. Promets-le moi.

– Oui, je vous le promets.

Je n'avais pas dit « juré-craché » car, avant la Seconde Guerre mondiale, en Pannonie, ce n'était pas la coutume. Et bien sûr, dès ma première sortie avec les copains, j'emportai mon nouveau couteau.

* Marché annuel.

– Moi aussi j'ai un canif comme les vôtres, dis-je avec empressement à deux des garçons.

– Fais voir si c'est vrai.

Je sortis mon canif et dépliai fièrement devant eux les deux lames et le tire-bouchon.

– Il est pas mal... et solide, garde-le bien, fais attention !

De retour à la maison, ma grand-mère me demanda :

– Youri, as-tu montré ton canif dans la rue ?

– Oui, mais seulement à deux garçons.

– Ne le fais plus car on va te le voler. Et après, il sera trop tard pour regretter.

Pendant quelques jours, je ne jouai plus avec mon canif qu'à la maison. Mais la tentation de le montrer à d'autres garçons était forte. Je compris qu'il ne suffisait pas de posséder une chose : il est également important de la faire voir, de pouvoir s'en vanter.

Alors le dimanche, au milieu de l'après-midi, je mis mon trésor dans une poche et me rendis sous les tilleuls, près de l'école, où une bonne douzaine de copains avaient l'habitude de se réunir pour jouer au lancer du canif. Il y avait là un petit tas de sable avec, au sommet, un pieu enfoncé qui faisait office de cible. Pour ne pas interrompre le jeu, les canifs n'étaient récupérés qu'après que tous eurent lancé. Chercher « son canif » ressemblait alors à une partie de rugby anglais, et c'était un vrai miracle qu'il n'y ait pas, chaque fois, quelques blessures aux mains.

Après le troisième tour, lorsque tout le monde eut repris son canif, je m'aperçus que le mien avait disparu. Il était introuvable. Sûrement il avait été volé. Je me

rappelai la mise en garde de mes deux copains une semaine plus tôt. J'avais commis une imprudence, je me sentais coupable. Qu'allais-je dire à ma grand-mère ? Elle m'avait averti elle aussi et je ne l'avais pas écoutée. Je me mis à pleurer. Ce n'est pas une honte quand on n'est pas encore soldat. J'essuyai mes larmes avant d'entrer dans la cuisine, silencieux comme le Saint-Esprit et triste. Grand-mère comprit.

– Youri, tu as perdu ton canif, n'est-ce pas ?

– Oui, on me l'a volé, mais personne ne veut dire qui est le coupable.

– Je t'avais prévenu.

– Grand-mère, pourquoi vous ne me l'avez pas pris de force, même s'il avait fallu que vous me battiez pour cela ? Aujourd'hui, je l'aurais encore.

– Mon petit, le mal est fait, ton beau canif, tu ne le retrouveras jamais. J'ai donné ton ancien couteau Sarajevo à ton grand-père. Peut-être qu'il voudra te le prêter si tu lui racontes, sans mentir, comment tu as perdu ton canif tout neuf. Mais ce n'est pas pour aujourd'hui. Ce sera pour plus tard, quand tu auras bien réfléchi à la manière de garder et protéger ton prochain canif, si jamais tu en reçois un autre dans l'avenir. En attendant, tu t'amuseras à des jeux où tu n'as rien à couper. As-tu bien compris tout ce que je t'ai dit ?

– Oui, je crois que j'ai tout compris, tout. Vous êtes gentille et très sage, plus, je crois, que les autres grands-mères du village.

– Ça me fait chaud au cœur, Youri, ce que tu me dis. Je m'en souviendrai toujours. Et pour en terminer avec cette malheureuse histoire, je te citerai ce proverbe : « Il est inutile de pleurnicher sur un pot de lait renversé par terre ; il vaut mieux essuyer le plancher. »